# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

**Bureaux : No 73 rue de Chartres.**

**NOUVELLE-ORLEANS,**
DIMANCHE, 5 AVRIL 1885.


**Découvertes et inventions : Les explosions de chaudières à vapeur.—Accidens et catastrophes.—La défense contre les explosions.—Appareils avertisseurs.—Les soupapes dites de sureté.—Leur complète inefficacité.—Illusions.—Effets balistiques de l'eau surchauffée.—Une invention humanitaire.—Véritable soupape préservatrice.—Plus d'explosions de chaudière.—Evacuation instantanée de l'eau et de la vapeur.—Expériences à Paris.—Chaudière chauffée à blanc qui n'éclate pas.—Surchauffe sans explosion.—Description du procédé.—Conclusions.**

On vient de faire à Paris dans deux usines différentes des expériences qui présentent de l'importance. On jugera immédiatement de leur portée quand nous aurons dit qu'elles permettent de formuler cette conclusion très exacte dans sa brièveté : à partir d'aujourd'hui, il semble possible dans la plus grande majorité des cas d'éviter les explosions des machines à vapeur.

Les personnes qui malheureusement ont eu sous les yeux le tableau navrant d'une explosion comprendront avec quelle satisfaction nous annonçons ce résultat. Les chaudières à vapeur sont sans cesse des victimes. (En novembre dernier, explosion d'Eurville (Haute-Marne), 23 tués, 33 blessés.—En décembre, à Formose, explosion à bord du *Rigault-de-Genouilly*, 13 tués, 22 blessés.—A Roubaix, 3 morts, 3 blessés.—Du même jour, janvier, février, mars, explosions à Paris, à Gentilly, à Gagny, à Aubervilliers, etc.) Les accidens se renouvellent et sont généralement d'une extrême gravité. Les victimes sont mutilées, brûlées, déchiquetées, les lambeaux humains sont projetés au loin avec les débris des ateliers ; ce spectacle est terrifiant, si terrifiant que nous ne voulons pas le décrire. A l'heure actuelle, il existe ainsi des milliers d'individus dont la vie dépend uniquement de la solidité d'une tôle et de la vigilance d'un chauffeur ! Elle peut dépendre aussi, bien souvent, de circonstances absolument imprévues.

Il est vrai qu'il existe des appareils indicateurs qui renseignent le chauffeur sur la conduite du feu, sur la pression à l'intérieur ; mais ces appareils peuvent être parfaitement dans leur fonctionnement, ils n'en sont pas moins déréglant. Le chauffeur, par exemple, peut être trompé par un manomètre faussé après plusieurs années d'usage ; il peut être trompé par son tube à niveau dont les robinets mal formés laissent fuir l'eau, alors qu'il indique beaucoup une alimentation convenable ; c'est déjà arrivé. La surveillance d'une chaudière exige de l'expérience et beaucoup d'attention.

Il y a aussi, pour se défendre contre les accidens, les deux soupapes de sûreté prescrites par l'article 6 du décret du 30 avril 1880. Mais ces soupapes n'ont réellement de sûreté que leur nom ; tous les ingénieurs savent bien qu'elles sont absolument incapables de prévenir les explosions ; elles peuvent, tout au plus, renseigner le chauffeur qui doit modérer son feu quand les soupapes crachent, ce qui signifie que la pression s'élève à la limite fixée par le timbre réglementaire.

Les soupapes de sûreté sont absolument illusoires. L'issue qu'elles laissent à la vapeur pour s'échapper est beaucoup trop petite. Il faudrait, pour empêcher la pression de devenir dangereuse, que la soupape se soulevât au moins du huitième du siège d'une hauteur égale au quart du diamètre de l'orifice d'évacuation ; or, les expériences de M. de Burg que nous avons déjà résumées ici ont montré qu'il n'en est jamais ainsi (*Expériences faites en Autriche par M. de Burg, ingénieur civil, traduites*, tome XXII, 1882.) : les soupapes ne se lèvent que de 1/2 à 1 millimètre, quelquefois, exceptionnellement, de 2 millimètres.

De plus, la vitesse d'écoulement de la vapeur n'est pas celle que donnent les formules, mais elle est plus petite ; enfin, la pression de la vapeur qui tend à soulever la soupape diminue du centre à la circonférence et d'autant plus que la soupape se relève. Si bien qu'il arrive très vite un moment où, quelle que soit la pression à l'intérieur de la chaudière, le poids dont la soupape est chargée l'équilibre et empêche l'ouverture de s'agrandir. En d'autres termes, au delà d'une certaine limite, la pression peut augmenter impunément dans la chaudière et la soupape ne peut plus sottir de son immobilité.

Si l'on ajoute à cette cause capitale de danger cette autre considération, à savoir que le temps nécessaire pour faire passer la pression de 9 à 10 atmosphères est beaucoup plus court que celui qu'il faut pour passer de 2 à 3, ou de 5 à 6 atmosphères, on conçoit combien dans ces conditions le péril devient imminent, et, à peine l'échappement de la vapeur par la soupape signale-t-il l'élévation anormale de la pression que la catastrophe peut déjà se produire.

On serait tenté de croire de prime abord qu'il suffirait pour tourner la difficulté, d'agrandir les soupapes ; il n'en est rien : les dimensions qu'indique le calcul sont impraticables. M. de Burg va jusqu'à dire qu'on ne peut mettre sur une chaudière des soupapes en dimensions ou en nombre suffisans pour laisser évacuer toute la vapeur. D'après ses conseils, depuis 1875 on a abandonné en Autriche tout prescription réglementaire sur les dimensions des soupapes, ce ces prescriptions, dit M. de Burg, font croire à une sécurité qu'il n'existe pas. Les soupapes doivent être uniquement considérées comme des appareils avertisseurs.

Et comment, en effet, de parvilles soupapes seraient-elles jamais efficaces ? A-t-on bien songé à la puissance énorme de l'eau surchauffée et sous pression ? C'est presque un magasin de poudre qu'une chaudière pleine d'eau. Un mètre cube d'eau, maintenu liquide, par pression, à une température voisine de 200° est susceptible d'effets dynamiques considérables. Que tout à coup la pression soit supprimée par une communication libre avec l'atmosphère, et aussitôt cette masse liquide se vaporise brusquement et prend environ 1,700 fois son volume primitif : l'effet mécanique résultant de cette détente instantanée se rapproche un peu de la détente de la poudre dans un canon. Rien ne peut y résister. Les soupapes sautent en l'air avec la tôle et la maçonnerie. Que, par une cause ou par une autre, les tôles rougissent, s'affaiblissent et cèdent, voilà toute l'eau brusquement transformée en vapeur, le feu mis à ce réservoir d'explosif, et la catastrophe certaine. On voit combien nous sommes mal défendus contre le danger. En définitive, nous ne possédons, à vrai dire, jusqu'à présent que des moyens de défense insuffisans, de simples appareils avertisseurs.

Aujourd'hui, la question change complètement de face.

Un inventeur ingénieux, M. Barbe, a eu une idée simple et si pratique, que comme toujours on va se demander maintenant comment il se fait qu'on ne l'ait pas eue plus tôt.

Qu'est-ce qui produit l'explosion ? La vapeur. Qu'est-ce qui produit la vapeur ? L'eau.

L'eau, voilà l'explosif ! Si donc, au moment critique, on se débarrassait de l'eau, le problème serait résolu. Ainsi fait M. Barbe.

*Sous* la chaudière, et non plus *sur* la chaudière, l'inventeur dispose un obturateur mobile, un bouchon hermétique qui, en tombant, quand il le faut, évacue l'eau et la vapeur. La pression devient-elle dangereuse, une ouverture béante se produit au fond de la chaudière, et l'eau, chassée comme un projectile, tombe au dehors, laissant libre passage à la vapeur. Les choses se passent ici un peu comme lorsqu'on débouche une bouteille de champagne ; le bouchon, débarrassé de ses fils, sante, le champagne s'échappe violemment. Si une arme à feu ne pouvait expulser son projectile, elle éclaterait sous la pression des gaz surchauffés de la poudre ; de même ici, si la chaudière ne peut plus éclater, c'est qu'elle expulse sa charge d'eau et de vapeur.

En effet, M. Barbe ménage à l'extrémité inférieure de la chaudière près du rampant sous un puits d'évacuation un trou d'environ 10 centimètres de diamètre ; en marche normale, le trou est bouché par un disque bien rodé, soutenu du dehors au dedans par la pointe recourbée d'un bras de levier qui porte à son autre extrémité un poids convenable pour faire équilibre à la pression limite de la chaudière. Cette pression limite est-elle atteinte, le contrepoids n'équilibre plus le disque obturateur qui pèse sur la pointe du levier ; la pointe le quitte et se retourne de haut en bas de façon à ne pas gêner la chute du disque. Celui-ci tombe et l'eau s'échappe violemment avec la vapeur ; en deux ou trois secondes, c'est fini. Rien de si efficace.

La position mêmé de la soupape Barbe permet de l'enfermer sous clef et d'empêcher qu'elle soit à la disposition du chauffeur. Ce n'est pas toujours une précaution superflue, car on a vu quelquefois des chauffeurs caler les soupapes dans le but soit de faire rapidement monter la pression, soit de masquer le peu d'attention qu'ils apportent à la conduite du feu.

Des expériences sur la soupape Barbe ont été faites à plusieurs reprises aux forges d'Ivry et dans un atelier du boulevard Montparnasse, d'abord en présence de M. l'ingénieur en chef des mines Julien, ensuite devant M. l'ingénieur ordinaire des mines Wickersheimer ; tout récemment MM. Fauvel et Chalon, représentans de M. Barbe, ont bien voulu les reproduire à notre intention. Chacune fois les résultats ont été concluans. La chaudière, expérimentée devant nous, a 3 mètres de long et 0m, 60 de large ; elle est timbrée à 10 atmosphères. Dans tous les essais, on s'est efforcé de se placer dans les conditions reconnues les plus dangereuses ; on a alimenté à l'eau froide sur les tôles rougies par un feu ardent ; chaque fois, la soupape préservatrice Barbe a évacué l'eau et la vapeur, sans qu'on soit parvenu à produire d'explosion.

Ce n'est pas, à parler franc, sans une certaine émotion que l'assistance suivait ces essais. On avait, par prudence, ménagé un abri derrière lequel on pouvait voir la chaudière sans être atteint par l'explosion. L'inventeur seul était resté devant le foyer. On poussa le feu ; les tôles rougirent ; on injecta l'eau ; le manomètre monta brusquement aux environs de 9 atmosphères. Tout à coup, il se fit une petite détonation ; un bruit sourd, mat, se produisit ; des nuages de vapeur s'échappèrent ; la soupape, équilibrée pour 10 atmosphères, avait fonctionné et brusquement le manomètre était redescendu à *0*. La détonation provient de l'expulsion violente de l'eau et de la vapeur. La chaudière était intacte ; la maçonnerie n'avait pas de fissures.

A la seconde expérience, les plus prudens mirent la tête hors de l'abri ; à la troisième, tout le monde était à côté de l'inventeur devant la chaudière menacée d'explosion. On avait mis peu d'eau d'abord : on en mit beaucoup ensuite, ce qui naturellement augmentait considérablement les chances d'explosion ; aussi quelques personnes regagnèrent l'abri. Mais à peine l'injection d'eau nouvelle avait-elle eu lieu que la pression s'élevait brusquement à sa limite, la détonation s'entendait et annonçait, encore une fois, que la soupape avait accompli son rôle.

On ne saurait donc conserver aucun doute : la soupape Barbe est bien, cette fois, une soupape de sureté, une véritable soupape préservatrice des explosions. Une fois équilibrée pour une pression limite déterminée, on est bien certain que cette pression atteinte, la chaudière se videra d'elle-même automatiquement sans qu'il soit jamais besoin de s'occuper autrement que pour contrôler de loin en loin son bon fonctionnement au moment, par exemple, du nettoyage de la chaudière. Au surplus, les récentes expériences de Paris ne font que confirmer les essais tout aussi démonstratifs tentés précédemment en Belgique et dans le nord de la France. Plus de cent fois, des chaudières ont été portées au blanc sans faire d'explosion.

Nous avons donc raison d'avancer que, sauf circonstances exceptionnelles et imprévues, on peut maintenant empêcher les chaudières d'éclater. Nous le disons nettement, pour bien fixer les responsabilités. Sauterà maintenant qui voudra.

Réglementation pour réglementation, nous ne voyons pas pourquoi l'une des deux soupapes prescrites par le décret de 1880 ne serait pas, en définitive, remplacée par la nouvelle soupape préservatrice. Au moins, le décret aurait sa raison d'être ; une des soupapes servirait de signal avertisseur, si la pression devenait dangereuse ; et, en cas d'incurie du chauffeur, la soupape préservatrice empêcherait l'explosion.

La question n'est pas seulement industrielle, c'est aussi une question d'humanité. Nous avons la confiance qu'elle frappera l'opinion publique et qu'elle attirera l'attention de l'administration compétente.

HENRI DE PARVILLE.

Dans le *Journal des Débats* du 19 mars.

---

Dans un dîner de jolies femmes.

Un invité du sexe masculin hésite, a s'asseoir à gauche ou à droite d'une jeune ingénuite.

—Pardon, mademoiselle, demande-t-il, gracieusement avant de prendre une résolution, pouvez vous me dire de quel côté vous portez votre revolver ?

---

Toto, qui souffre beaucoup d'une cravine mauvaise, se rappelle les observations maternelles.

—Maman, dit-il avec feu, il faut absolument que cette dent s'en aille.

—Eh bien ! mon enfant, nous irons voir le dentiste pour qu'il te l'arrache.

—Non ! non ! pas de dentiste ; il me ferait mal.

—Comment faire, alors ?.....

—Tu sais bien ! ..... Donne-moi beaucoup de sucre, puisque ça fait tomber les dents toutes seules !

---

Déplacements et villégiature.

Après avoir été transfère de Mazas à Poissy, Jean Hiroux vient d'être dirigé vers le château de Clermont, où ses hôtes espèrent le retenir une quinzaine d'années !

---

Il y a des heures folâtres dans la vie des directeurs de théâtre : ses sont celles qu'ils emploient à lire les manuscrits des débutants.

L'autre jour, le directeur d'un théâtre du boulevard défait un rouleau colossal, chiffons et un prologue.) Sur la première page, la mention suivante attire ses regards :

"La pièce peut se passer de nos jours et de décors."

# MORPHINOMANIE.

Mesdames et Messieurs, nous n'avions pas assez de manières de nous tuer. Je vous présente la Morphinomanie. Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante !.... Nous la devons, (comme l'exquise dynamite d'ailleurs !) à la science moderne ! Dites-vous bien que quand les savants sont lâchés, il y a bal chez Proserpine.

La morphinomanie n'est pas nouvelle, mais elle est récente, si récente que Littré, qui enregistrait pourtant tous les néologismes, est mort sans franciser celui-là. De son temps, c'est-à-dire hier, la morphinomanie était encore un vice mystérieux, secret, dont on ne parlait qu'à voix basse, entre initiés. Mais il résulte des dernières leçons publiques du docteur B. Ball, à l'Ecole de Médecine, que la morphine vient de sortir du temple et qu'elle entre triomphalement dans le monde à visage découvert, couronnée de chanvre et des fleurs de pavots à la main.

Allons, ça va très bien, et la vie s'égaie de plus en plus.

Ave, déesse, ceux qui vont mourir te saluent.

J'ose prétendre que ce qui nous arrive là dit l'enfer est de premier choix.

Les effets de l'alcool, de l'absinthe, du tabac, du naturalisme, de tous les stupéfiants et de tous les toxiques, sont à ceux du morphinisme ce que la violette est au muse ! Oui, en comparaison de la puissance d'anéantissement dont dispose "la seringue de Pravaz," arme des morpoinomanes, celle du Bouddha de Médan ne dégage qu'un pauvre *nirvana* de rien du tout. Mais ce sera quelque chose de joli à voir, dans vingt-cinq ans, que la noble race française, permettez-moi de vous le prédire ! Nous en aurons des portraits de la névrose ! Ceux qui ne seront que tordus, bancroches, hydrocéphales, seront ceux qui poseront le nu dans les ateliers. Et nous filles seront délicieuses !....

Ah ! la morphine vous manquait. La voilà ! Elle est l'absolu du problème qui consiste à se démolir peu à peu et à désagréger ses molécules pensantes sous les yeux consternés du créateur des Êtres et des choses !

Le savant, auquel on doit cette conquête sur l'ignorance de nos pères, s'appelait M. Wood. Je suis bien aise de vous l'apprendre. Dans la pensée-mère de ces bienfaiteur de l'humanité la piqûre hypodermique de morphine, la "sainte piqûre" ne devait d'abord servir qu'à calmer les névralgies intolérables et incurables. Cet inventeur ne se doutait pas de son invention. De même le moine qui trouva la poudre à canon ne songeait d'abord à en appliquer la force quand il faut, à l'artisan et à la joie publique. J'imagine qu'il en fut de même pour le bien-aimé vulgarisateur de la dynamite, et que ses rêves de gloire étaient paisibles. Peut-être croyait-il l'Irlande heureuse !

Voyez cependant comme les meilleures idées déraillent ! Après avoir appliqué la morphine à la douleur physique, on l'applique à présent à la douleur morale. Pas de chagrin d'amour qui résiste à "la sainte piqûre." Si Musset l'avait connue, nous n'aurions pas les *Nuits*. Nous aurions à la place un hymne à la seringue de Pravaz. Y gagnerait-on ?

Or, sans, les gens savent que la quantité de gens qui s'adonnent à la piqûre de morphine grandit chaque jour dans des proportions terrifiantes. Les femmes surtout montrent enragées. Puis, après les femmes, les artistes, les écrivains, les mathématiciens, tout, fait inouï ! les médecins. C'est le vice à la mode des classes libérales. Qu'est-ce qu'elles ont, les classes libérales ? D'où leur vient cette fureur de suicide mental et physique ? Quelle angoisse philosophique ont-elles donc à exhiber ? Je vous le dirais bien, si j'osais vous le dire. Mais vous ne me croirez pas. Silence !

D'abord avez-vous vu un morphinomane ?

La peau terreuse, morbide, sans reflets, morte, pareille à un vieux cuir et rêche comme lui, un dessèchement que le sang ne touche pas, que le soleil n'anime plus, tanné.

Sur le masque immobile le sépulcre a mis son sceau de rigidité cadavérique. Rien n'y bouge, rien n'y plisse, les lignes dorment.

Les regards nagent dans l'hébétude. Le cul s'enfonce dans la sordidé. Quand la démarche ne témoigne pas de vertiges, elle atteste d'une angoisse du mouvement. Les pieds défaillent à l'équilibre.

Indociles au contact, les mains n'ont plus de sensations tactiles et se ferment à la communication des formes.

Tout s'éteint, s'amortit et se décolore pour ces fakirs de "la sainte piqûre." L'engourdissement du Moi, le sommeil de l'être, la fineur des facultés, signalent les morts-vivants de la morphine, la Bête nommée, de la liqueur que verse Morphée.

Oh ! ces ivrognes du vin de la fatalité, quelle voix ils ont aussi ! Rauques, sourdes, ventriloque, chargées du rogomme âcre de l'opium, un râle modulé dans de la fumée.

Quelle est cette bête qui vient là, dans une robe de femme *élégante* ? C'est la bête qui ne dort pas, ou plutôt celle dont le sommeil s'est répandu et s'épand sur toutes les heures du jour et de la nuit. Elle ne vous voit point, elle ne vous entend point, elle ne songe qu'à ceci : se pour quelque part, au bloc, au bar, à la jarbe et s'inoculer l'eau de la mort.

Il n'y a, pour elle, d'autre joie sur la terre que la joie horrible de cette piqûre. Vos mères, vos sœurs, vos femmes, vos filles, *le fiers Sicambres*, en sont la ! Et vos poètes aussi, et vos médecins, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le docteur B. Hall constate qu'il y a sur ce globe terraqué et détraqué plusieurs centaines de millions d'opiophages. La patrie française restait jusqu'à présent dans les pays préservés. C'est fini. La voilà conquise à Morphée. Le prix du chanvre va monter.

Nous allons avoir la petite pipe de cuivre chère au Mongol à la trèse nattée. Ça, et la seringue de Pravaz, en voilà assez pour enterrer gaiement le siècle dix-neuvième. Je ne renonce pas à l'idée d'assister à des soirées de Morphinomanie ; d'un côté, les dames avec la seringue de Pravaz ; de l'autre, les messieurs avec la pipette tartare, et l'on s'anéantira en société. Pour peu qu'on invite un médium, qui fera tourner des tables, on sortira de là plus comme la rose et spirituel comme Voltaire.

L'avenir, l'avenir, l'avenir est à nous ! Mais tout ceci n'est rien encore.

Que direz-vous d'un poison, absolument mortel, qui n'aurait d'autre contre-poison que lui-même ? D'un poison tel que si vous en prenez une goutte ou un grain, il vous faut tout de suite en prendre une autre goutte et un autre grain, deux autres ensuite, puis quatre, et tous jours augmenter, sous peine de mourir de rage et de désespoir ?

La morphine est ce poison. Il n'est pas possible de supprimer la dose quotidienne, et même de la diminuer—chez un adepte sans risquer de l'assommer comme un bœuf. L'économie du morphinomane se refuse à toute autre alimentation ; l'organisme ne fonctionne qu'après la piqûre. Air, chaleur, pain, eau, la piqûre seule lui donne tout. Jusqu'à la piqûre, lèthargie.

Le morphinomane privé de sa piqûre, à l'heure dite, est d'abord saisi par les divinités infernales nommées Dyspepsie, Diarrhées, Nausées, Vomissements. Sa face se congestionne, s'enfle et se rubéfie. Le voilà aveugle, le voilà sourd. L'utricaire le couvre de ses pustules. C'est déjà un aimable tableau ; mais attendez.

La toux de l'asthme commence, nous entrons (c'est l'affaire d'un quart d'heure) dans la période si gracieuse de la stupidité bestiale. Pas à prendre avec des pincettes, en ce moment, le morphinomane ! Il grogne, il injurie, il devient fou. Cette phase se résoud en une syncope dont il peut mourir, si l'on n'a pas pitié de lui et si on ne lui rend pas sa seringue adorée.

Echappe-t-il à la syncope sans l'aide de cette seringue, l'hallucination l'empoigne. Il crie, il pleure, il gémit, il supplie, il se roule à vos pieds, il vous conjure de lui rendre la vie.

Et enfin le delirium tremens éclate !.. Serrez les coutsaux.

Tels sont les effets de la cure par l'abstinence, du traitement par privation radicale. La cure par diminution donnant d'ailleurs des résultats identiques, on comprend pourquoi la plupart des médecins y prononcent tout de suite.

Avec le *delirium tremens* nous pénétrons dans les terres sanglantes du suicide et de l'assassinat. Et je pense qu'il suffit de les montrer de loin au lecteur. Seulement se fait-il qu'un auteur dramatique, soit M. Victorien Sardou par exemple, si curieux de ces maladies modernes, n'ait point encore songé à mettre à la scène la tragédie de la morphinomanie ? Il me semble qu'elle est féconde en situations, et qu'il y aurait une figure puissante d'anéantissement dont dispose "la seringue de Pravaz," arme des morpoinomanes, celle du Bouddha de Médan ne dégage qu'un pauvre *nirvana* de rien du tout. Mais ce sera quelque chose de joli à voir, dans vingt-cinq ans, que la noble race française, permettez-moi de vous le prédire ! Nous en aurons des portraits de la névrose ! Ceux qui ne seront que tordus, bancroches, hydrocéphales, seront ceux qui poseront le nu dans les ateliers. Et nous filles seront délicieuses !....

Ah ! la morphine vous manquait. La voilà ! Elle est l'absolu du problème qui consiste à se démolir peu à peu et à désagréger ses molécules pensantes sous les yeux consternés du créateur des Êtres et des choses !

Le savant, auquel on doit cette conquête sur l'ignorance de nos pères, s'appelait M. Wood. Je suis bien aise de vous l'apprendre. Dans la pensée-mère de ces bienfaiteur de l'humanité la piqûre hypodermique de morphine, la "sainte piqûre" ne devait d'abord servir qu'à calmer les névralgies intolérables et incurables. Cet inventeur ne se doutait pas de son invention. De même le moine qui trouva la poudre à canon ne songeait d'abord à en appliquer la force quand il faut, à l'artisan et à la joie publique. J'imagine qu'il en fut de même pour le bien-aimé vulgarisateur de la dynamite, et que ses rêves de gloire étaient paisibles. Peut-être croyait-il l'Irlande heureuse !

Voyez cependant comme les meilleures idées déraillent ! Après avoir appliqué la morphine à la douleur physique, on l'applique à présent à la douleur morale. Pas de chagrin d'amour qui résiste à "la sainte piqûre." Si Musset l'avait connue, nous n'aurions pas les *Nuits*. Nous aurions à la place un hymne à la seringue de Pravaz. Y gagnerait-on ?

Or, sans, les gens savent que la quantité de gens qui s'adonnent à la piqûre de morphine grandit chaque jour dans des proportions terrifiantes. Les femmes surtout montrent enragées. Puis, après les femmes, les artistes, les écrivains, les mathématiciens, tout, fait inouï ! les médecins. C'est le vice à la mode des classes libérales. Qu'est-ce qu'elles ont, les classes libérales ? D'où leur vient cette fureur de suicide mental et physique ? Quelle angoisse philosophique ont-elles donc à exhiber ? Je vous le dirais bien, si j'osais vous le dire. Mais vous ne me croirez pas. Silence !

D'abord avez-vous vu un morphinomane ?

La peau terreuse, morbide, sans reflets, morte, pareille à un vieux cuir et rêche comme lui, un dessèchement que le sang ne touche pas, que le soleil n'anime plus, tanné.

Sur le masque immobile le sépulcre a mis son sceau de rigidité cadavérique. Rien n'y bouge, rien n'y plisse, les lignes dorment.

Les regards nagent dans l'hébétude. Le cul s'enfonce dans la sordidé. Quand la démarche ne témoigne pas de vertiges, elle atteste d'une angoisse du mouvement. Les pieds défaillent à l'équilibre.

Indociles au contact, les mains n'ont plus de sensations tactiles et se ferment à la communication des formes.

Tout s'éteint, s'amortit et se décolore pour ces fakirs de "la sainte piqûre." L'engourdissement du Moi, le sommeil de l'être, la fineur des facultés, signalent les morts-vivants de la morphine, la Bête nommée, de la liqueur que verse Morphée.

Oh ! ces ivrognes du vin de la fatalité, quelle voix ils ont aussi ! Rauques, sourdes, ventriloque, chargée du rogomme âcre de l'opium, un râle modulé dans de la fumée.

Quelle est cette bête qui vient là, dans une robe de femme *élégante* ? C'est la bête qui ne dort pas, ou plutôt celle dont le sommeil s'est répandu et s'épand sur toutes les heures du jour et de la nuit. Elle ne vous voit point, elle ne vous entend point, elle ne songe qu'à ceci : se pour quelque part, au bloc, au bar, à la jarbe et s'inoculer l'eau de la mort.

Il n'y a, pour elle, d'autre joie sur la terre que la joie horrible de cette piqûre. Vos mères, vos sœurs, vos femmes, vos filles, *le fiers Sicambres*, en sont la ! Et vos poètes aussi, et vos médecins, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le docteur B. Hall constate qu'il y a sur ce globe terraqué et détraqué plusieurs centaines de millions d'opiophages. La patrie française restait jusqu'à présent dans les pays préservés. C'est fini. La voilà conquise à Morphée. Le prix du chanvre va monter.

Nous allons avoir la petite pipe de cuivre chère au Mongol à la trèse nattée. Ça, et la seringue de Pravaz, en voilà assez pour enterrer gaiement le siècle dix-neuvième. Je ne renonce pas à l'idée d'assister à des soirées de Morphinomane ; d'un côté, les dames avec la seringue de Pravaz ; de l'autre, les messieurs avec la pipette tartare, et l'on s'anéantira en société. Pour peu qu'on invite un médium, qui fera tourner des tables, on sortira de là plus comme la rose et spirituel comme Voltaire.

L'avenir, l'avenir, l'avenir est à nous ! Mais tout ceci n'est rien encore.

Que direz-vous d'un poison, absolument mortel, qui n'aurait d'autre contre-poison que lui-même ? D'un poison tel que si vous en prenez une goutte ou un grain, il vous faut tout de suite en prendre une autre goutte et un autre grain, deux autres ensuite, puis quatre, et tous jours augmenter, sous peine de mourir de rage et de désespoir ?

La morphine est ce poison. Il n'est pas possible de supprimer la dose quotidienne, et même de la diminuer—chez un adepte sans risquer de l'assommer comme un bœuf. L'économie du morphinomane se refuse à toute autre alimentation ; l'organisme ne fonctionne qu'après la piqûre. Air, chaleur, pain, eau, la piqûre seule lui donne tout. Jusqu'à la piqûre, lèthargie.

Le morphinomane privé de sa piqûre, à l'heure dite, est d'abord saisi par les divinités infernales nommées Dyspepsie, Diarrhées, Nausées, Vomissements. Sa face se congestionne, s'enfle et se rubéfie. Le voilà aveugle, le voilà sourd. L'utricaire le couvre de ses pustules. C'est déjà un aimable tableau ; mais attendez.

La toux de l'asthme commence, nous entrons (c'est l'affaire d'un quart d'heure) dans la période si gracieuse de la stupidité bestiale. Pas à prendre avec des pincettes, en ce moment, le morphinomane ! Il grogne, il injurie, il devient fou. Cette phase se résoud en une syncope dont il peut mourir, si l'on n'a pas pitié de lui et si on ne lui rend pas sa seringue adorée.

Echappe-t-il à la syncope sans l'aide de cette seringue, l'hallucination l'empoigne. Il crie, il pleure, il gémit, il supplie, il se roule à vos pieds, il vous conjure de lui rendre la vie.

Et enfin le delirium tremens éclate !.. Serrez les couteaux.

Tels sont les effets de la cure par l'abstinence, du traitement par privation radicale. La cure par diminution donnant d'ailleurs des résultats identiques, on comprend pourquoi la plupart des médecins y prononcent tout de suite.

Avec le *delirium tremens* nous pénétrons dans les terres sanglantes du suicide et de l'assassinat. Et je pense qu'il suffit de les montrer de loin au lecteur.

Seulement se fait-il qu'un auteur dramatique, soit M. Victorien Sardou par exemple, si curieux de ces maladies modernes, n'ait point encore songé à mettre à la scène la tragédie de la morphinomanie ? Il me semble qu'elle est féconde en situations, et qu'il y aurait une figure puissante d'anéantissement dont dispose "la seringue de Pravaz," arme des morpoinomanes, celle du Bouddha de Médan ne dégage qu'un pauvre *nirvana* de rien du tout. Mais ce sera quelque chose de joli à voir, dans vingt-cinq ans, que la noble race française, permettez-moi de vous le prédire ! Nous en aurons des portraits de la névrose ! Ceux qui ne seront que tordus, bancroches, hydrocéphales, seront ceux qui poseront le nu dans les ateliers. Et nous filles seront délicieuses !....

Ah ! la morphine vous manquait. La voilà ! Elle est l'absolu du problème qui consiste à se démolir peu à peu et à désagréger ses molécules pensantes sous les yeux consternés du créateur des Êtres et des choses !

Le savant, auquel on doit cette conquête sur l'ignorance de nos pères, s'appelait M. Wood. Je suis bien aise de vous l'apprendre. Dans la pensée-mère de ces bienfaiteur de l'humanité la piqûre hypodermique de morphine, la "sainte piqûre" ne devait d'abord servir qu'à calmer les névralgies intolérables et incurables. Cet inventeur ne se doutait pas de son invention. De même le moine qui trouva la poudre à canon ne songeait d'abord à en appliquer la force quand il faut, à l'artisan et à la joie publique. J'imagine qu'il en fut de même pour le bien-aimé vulgarisateur de la dynamite, et que ses rêves de gloire étaient paisibles. Peut-être croyait-il l'Irlande heureuse !

Voyez cependant comme les meilleures idées déraillent ! Après avoir appliqué la morphine à la douleur physique, on l'applique à présent à la douleur morale. Pas de chagrin d'amour qui résiste à "la sainte piqûre." Si Musset l'avait connue, nous n'aurions pas les *Nuits*. Nous aurions à la place un hymne à la seringue de Pravaz. Y gagnerait-on ?

Or, sans, les gens savent que la quantité de gens qui s'adonnent à la piqûre de morphine grandit chaque jour dans des proportions terrifiantes. Les femmes surtout montrent enragées. Puis, après les femmes, les artistes, les écrivains, les mathématiciens, tout, fait inouï ! les médecins. C'est le vice à la mode des classes libérales. Qu'est-ce qu'elles ont, les classes libérales ? D'où leur vient cette fureur de suicide mental et physique ? Quelle angoisse philosophique ont-elles donc à exhiber ? Je vous le dirais bien, si j'osais vous le dire. Mais vous ne me croirez pas. Silence !

D'abord avez-vous vu un morphinomane ?

La peau terreuse, morbide, sans reflets, morte, pareille à un vieux cuir et rêche comme lui, un dessèchement que le sang ne touche pas, que le soleil n'anime plus, tanné.

Sur le masque immobile le sépulcre a mis son sceau de rigidité cadavérique. Rien n'y bouge, rien n'y plisse, les lignes dorment.

Les regards nagent dans l'hébétude. Le cul s'enfonce dans la sordidé. Quand la démarche ne témoigne pas de vertiges, elle atteste d'une angoisse du mouvement. Les pieds défaillent à l'équilibre.

Indociles au contact, les mains n'ont plus de sensations tactiles et se ferment à la communication des formes.

Tout s'éteint, s'amortit et se décolore pour ces fakirs de "la sainte piqûre." L'engourdissement du Moi, le sommeil de l'être, la fineur des facultés, signalent les morts-vivants de la morphine, la Bête nommée, de la liqueur que verse Morphée.

Oh ! ces ivrognes du vin de la fatalité, quelle voix ils ont aussi ! Rauques, sourdes, ventriloque, chargée du rogomme âcre de l'opium, un râle modulé dans de la fumée.

Quelle est cette bête qui vient là, dans une robe de femme *élégante* ? C'est la bête qui ne dort pas, ou plutôt celle dont le sommeil s'est répandu et s'épand sur toutes les heures du jour et de la nuit. Elle ne vous voit point, elle ne vous entend point, elle ne songe qu'à ceci : se pour quelque part, au bloc, au bar, à la jarbe et s'inoculer l'eau de la mort.

Il n'y a, pour elle, d'autre joie sur la terre que la joie horrible de cette piqûre. Vos mères, vos sœurs, vos femmes, vos filles, *le fiers Sicambres*, en sont la ! Et vos poètes aussi, et vos médecins, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le docteur B. Hall constate qu'il y a sur ce globe terraqué et détraqué plusieurs centaines de millions d'opiophages. La patrie française restait jusqu'à présent dans les pays préservés. C'est fini. La voilà conquise à Morphée. Le prix du chanvre va monter.

Nous allons avoir la petite pipe de cuivre chère au Mongol à la trèse nattée. Ça, et la seringue de Pravaz, en voilà assez pour enterrer gaiement le siècle dix-neuvième. Je ne renonce pas à l'idée d'assister à des soirées de Morphinomane ; d'un côté, les dames avec la seringue de Pravaz ; de l'autre, les messieurs avec la pipette tartare, et l'on s'anéantira en société. Pour peu qu'on invite un médium, qui fera tourner des tables, on sortira de là plus comme la rose et spirituel comme Voltaire.

L'avenir, l'avenir, l'avenir est à nous ! Mais tout ceci n'est rien encore.

Que direz-vous d'un poison, absolument mortel, qui n'aurait d'autre contre-poison que lui-même ? D'un poison tel que si vous en prenez une goutte ou un grain, il vous faut tout de suite en prendre une autre goutte et un autre grain, deux autres ensuite, puis quatre, et tous jours augmenter, sous peine de mourir de rage et de désespoir ?

La morphine est ce poison. Il n'est pas possible de supprimer la dose quotidienne, et même de la diminuer—chez un adepte sans risquer de l'assommer comme un bœuf. L'économie du morphinomane se refuse à toute autre alimentation ; l'organisme ne fonctionne qu'après la piqûre. Air, chaleur, pain, eau, la piqûre seule lui donne tout. Jusqu'à la piqûre, lèthargie.

Le morphinomane privé de sa piqûre, à l'heure dite, est d'abord saisi par les divinités infernales nommées Dyspepsie, Diarrhées, Nausées, Vomissements. Sa face se congestionne, s'enfle et se rubéfie. Le voilà aveugle, le voilà sourd. L'utricaire le couvre de ses pustules. C'est déjà un aimable tableau ; mais attendez.

La toux de l'asthme commence, nous entrons (c'est l'affaire d'un quart d'heure) dans la période si gracieuse de la stupidité bestiale. Pas à prendre avec des pincettes, en ce moment, le morphinomane ! Il grogne, il injurie, il devient fou. Cette phase se résoud en une syncope dont il peut mourir, si l'on n'a pas pitié de lui et si on ne lui rend pas sa seringue adorée.

Echappe-t-il à la syncope sans l'aide de cette seringue, l'hallucination l'empoigne. Il crie, il pleure, il gémit, il supplie, il se roule à vos pieds, il vous conjure de lui rendre la vie.

Et enfin le delirium tremens éclate !.. Serrez les couteaux.

Tels sont les effets de la cure par l'abstinence, du traitement par privation radicale. La cure par diminution donnant d'ailleurs des résultats identiques, on comprend pourquoi la plupart des médecins y prononcent tout de suite.

Avec le *delirium tremens* nous pénétrons dans les terres sanglantes du suicide et de l'assassinat. Et je pense qu'il suffit de les montrer de loin au lecteur.

Seulement se fait-il qu'un auteur dramatique, soit M. Victorien Sardou par exemple, si curieux de ces maladies modernes, n'ait point encore songé à mettre à la scène la tragédie de la morphinomanie ? Il me semble qu'elle est féconde en situations, et qu'il y aurait une figure puissante d'anéantissement dont dispose "la seringue de Pravaz," arme des morpoinomanes, celle du Bouddha de Médan ne dégage qu'un pauvre *nirvana* de rien du tout. Mais ce sera quelque chose de joli à voir, dans vingt-cinq ans, que la noble race française, permettez-moi de vous le prédire ! Nous en aurons des portraits de la névrose ! Ceux qui ne seront que tordus, bancro